

Sur le roc, de Benjamin Vallotton

L'ouvrage est paru à Lausanne, à la Librairie F. Rouge & Cie en 1923.

On sait Vallotton l'auteur de nombre de ce que d'aucuns ont appelé « des vaudoiseries » où il anime son personnage favori, le commissaire Poterat. Nous ne reviendrons pas sur ces textes que l'on ne lit plus, relégués désormais au titre de simples curiosités littéraires.

Ceux-là ont-ils desservi l'auteur, au point qu'on ne le cite même pas dans l'Encyclopédie vaudoise et alors même qu'il peut être gratifié d'une bonne trentaine d'ouvrages de tous genres ?

Dans tous les cas cette mise à l'écart, alors que Benjamin Vallotton fit partie de notre histoire littéraire et qu'il était apprécié par un nombre fort conséquent de nos combourgeois, est odieuse. Mais hélas, les encyclopédies sont toujours le fait d'intellectuels qui font volontiers le tri selon leurs goûts exclusifs et leurs appréciations. Question de mode. Et que vous ayez été populaire en votre temps, ne garanti d'aucune manière que vous resterez sur leur liste. Ainsi en fut-il de bon nombre de nos écrivains qui n'ont pas trouvé grâce aux yeux de ces censeurs. Ce qui revient à dire qu'un jour tout de même une telle encyclopédie serait à reprendre, basée sur une vision un tantinet plus large où l'on pourrait faire la place à chacun et même si ce serait parfois en quelques lignes seulement. Montrer que vous avez existé, simplement.

Pour Vallotton, oublions donc ses vaudoiseries et attachons-nous à des textes plus personnels et plus élevés. Ses souvenirs d'enfance sont très attachants. Sur le Roc quant à lui est probablement son chef-d'œuvre. Vallotton est rattaché au Val de Freissinières par sa femme qui en est originaire. Ce qui signifie qu'il a souvent eu l'occasion de se rendre dans cette vallée perdue des Alpes française et qu'il a pu non seulement en découvrir l'histoire par le biais de quelque ouvrage, mais qu'il a pu toucher du doigt son ambiance si particulière.

C'est un pays rude, où les habitants, protestants depuis des siècles, furent malmenés par les catholiques qui ne voulaient rien d'une entorse à leur ligne sacrée. Si l'écriture parle de l'amour que l'on doit porter à son prochain, dans les faits il n'en est pas question, bien au contraire, et dès qu'il y a l'ombre de ce que l'on considère comme une déviance, on cogne, voire même on élimine. Ainsi aurait-il fallu vider les Alpes de ces poches de résistance, faire table rase, quitte à ce que ces vallées retournent à l'état sauvage. Mieux vaut le désert, telle pouvait être la devise de la religion dominante, qu'un lot d'irréductibles, si modestes pouvaient être ceux-ci par le nombre, et si tranquilles demeuraient ces habitants dont la croyance pourtant, selon leur conception, n'était pas à remettre en doute.

« Sur le roc » est le récit d'une fillette dont l'enfance se passe dans un milieu tout ce qu'il y a de patriarcal. Sur la maison règnent les trois oncles, qui ont chacun une trajectoire particulière. Le père quant à lui reste insignifiant, sait-on même ce qu'il accomplit jour après jour, petit agriculteur peut-être. La mère

quant à elle, quoique aimée, ne prend elle non plus pas beaucoup de place. Celle-ci surtout donc occupée par les anciens, qui sont l'âme de cette modeste collectivité. La fillette a un frère avec lequel elle partage la plupart de ses activités et loisirs. Arrive un troisième enfant dans la famille, sans que rien n'y change de ces habitudes immuables.

Vallotton a-t-il pris exemple sur l'une de ses parentes pour imaginer ce texte, ou plutôt pour revisiter l'histoire d'une famille de là-bas ? On sait le rôle des romanciers, qui est toujours de travestir la réalité. De telle manière que rien n'indique vraiment que les faits racontés, et même la situation familiale telle qu'est décrites, ne soient authentiques. On se laisse néanmoins emmener dans ce vieux pays où la nature sait être rude. En particulier avec des inondations monumentales qui emportent tout sur leur passage, ou des avalanches de neige capable de vous recouvrir les maisons d'une épaisseur de cinq mètres.

N'empêche, et quelque que soient les méthodes littéraires de l'auteur, quelques soient les faits authentiques parmi d'autres qui seraient inventés pour le simple plaisir du narrateur, on se complait à s'inviter dans cette famille et à la suivre dans sa destinée.

Et c'est alors que les trois oncles décèdent en une semaine. L'un a glissé et s'est presque tué pour se voir ramené à la maison dans un triste état. Il décède le jour d'après. Le patriarche, quant à lui, vieux et revieux, comme par hasard, se décide à tourner la page. Et le troisième, réfléchissant à ces deux premiers départs, qui font désormais de la course au cimetière presque une tradition, s'en va méditer hors de la maison par un temps de pluie froide où il contracte une pneumonie. Il décède deux ou trois jours plus tard, mais non sans avoir eu le temps de faire son testament, celui-ci nécessitant la présence d'un notaire qui intrigue et effraie la fillette qui peine à comprendre ces départs successifs et s'en affecte. La vie ne sera plus jamais la même.

D'autant plus qu'elle et son frère, doivent quitter la vallée pour aller entreprendre des études dans les grandes cités de la région. S'en est donc fini de l'enfance au pays natal où certes l'on reviendra de temps à autre, mais sans que ces retours n'offrent plus les douceurs d'antan, alors que l'on se savait encadré, protégé, aimé.

Sur le roc, un livre admirable où Vallotton révèle le meilleur de lui-même. Un chef-d'œuvre.

H. Rochat Golay 17.XII.23

BENJAMIN VALLOTTON

SUR LE ROC

LAUSANNE
LIBRAIRIE F. ROUGE & C^{ie}
6, rue Haldimand, 6
1923

Tous droits réservés

256 pages.

Benjamin Vallotton¹

Ecrivain populaire dans le meilleur sens du mot, esprit indépendant et courageux, patriote ardent et sincère, portant à son pays un amour profond et clairvoyant, M. Benjamin Vallotton est aussi un caractère, une conscience, un homme de cœur vaillant et généreux : dès les premiers mois de l'atroce guerre actuelle, il se rend sur le front de combat et dit la vaillance des défenseurs de la justice et du droit ; il visite les ruines fumantes, les cathédrales sur lesquelles s'acharnent les obus, et crie bien haut, sans crainte et sans détour, dans la *Gazette de Lausanne*, son indignation vengeresse. Plus tard, la vue des blessés, de ceux, en particulier, qui ont donné à la patrie le plus précieux des biens, leurs yeux, émeut son cœur d'une effective compassion. Il crée pour eux le « Fonds suisse romand pour les soldats aveugles » ; pour l'alimenter, il s'en va dans les villes, dans les villages, raconter ce qu'il a vu, ce qu'il a entendu. A sa voix éloquente, les yeux s'emplissent de larmes, les mains se tendent, les dons affluent. Le « Fonds suisse romand », qui s'élèvera à fr. 100.000, demeurera, grâce à lui, une preuve tangible de l'éternelle reconnaissance de la Suisse à ceux qui se sont sacrifiés pour la justice, pour le respect des traités, pour le droit à la vie des petits

¹ Voir *Patrie suisse*, n° 324, du 21 février 1906 page 37.

peuples, pour la liberté du monde. De toutes les œuvres de B. Vallotton, celle-ci sera la plus belle, la plus émouvante, la plus durable. Nul monument, jamais, n'aura valu celui-là.

Benjamin Vallotton, un Vaudois pur sang, appartient à une famille originaire de Vallorbe. Il est né le 10 janvier



BENJAMIN VALLOTTON

Ecrivain et conférencier

Initiateur du Fonds suisse romand pour les soldats aveugles.

1877 à Gryon, où son père fut pasteur de 1876 à 1883 et où il passa, avec cinq frères et sœurs, les sept premières années de sa vie. Il fit ses études à Lausanne, où M. Paul Vallotton, son père, auteur de nombreux ouvrages très goûtés, avait été appelé comme pro-

fesseur de théologie. Il habite Ouchy, sur les rives de ce lac qu'il chantera avec amour et où il situera nombre de ses récits. Il fréquente d'abord l'Ecole préparatoire d'un modeste instituteur, qui été un éducateur hors ligne, M. Emery, père du théologien décédé l'année dernière,² puis le Collège classique cantonal de 1885 à 1893, le Gymnase classique de 1893 à 1895 et, dès 1895, les cours de la Faculté de théologie de l'Université. En possession de sa licence dès 1899, il suit, à Paris, en 1900, les cours de la Sorbonne ; il fait des séjours à Munich, à Vienne, à Prague. De 1900 à 1910, il est précepteur à St-Amarin et à Mulhouse, où il voit de près ce que l'Allemagne a fait de l'Alsace, et où un despotisme bureaucratique pédant et lourd lui rend plus chères encore la Suisse et la liberté. En septembre 1910, il fonde une famille et se fixe de nouveau tout près du lac qu'il aime, dans le paisible hameau de Cour sous Lausanne. En 1911 (le 27 juillet), le Conseil d'Etat vaudois l'a appelé à succéder, comme maître de français au Gymnase classique cantonal, à son ancien et excellent maître, A. Biaudet, démissionnaire.

La popularité lui vint de bonne heure. Tandis que l'Université l'initiait aux mystères théologiques, il donnait à ses camarades de la société de Belles-Lettres, dont il fit partie de 1896 à 1901 et qu'il présida en

² Voir *Patrie suisse*, n° 578, du 17 novembre 1915, page 265.

1898-1899, de savoureux croquis vaudois, des scènes de la vie militaire, que publiait la *Revue de Belles-Lettres* et qui, de là, passaient régulièrement dans les feuilles publiques. Après chaque cours de répétition, B. Vallotton, qui était devenu et qui est resté sergent de carabiniers, publiait des « Croquis militaires », dont les lecteurs étaient friands, et où se retrouvent déjà les qualités d'observation, de réalité et de vie qui ont fait le succès de ses livres (*L'Esprit de nos guerriers*, 1899, *Impressions militaires*, etc.). Ces récits, de très belles allocutions patriotiques aux cultes militaires, aux fêtes de sous-officiers, etc., l'avaient déjà fait connaître et aimer du grand public, lorsqu'en novembre 1904 parut *Portes entr'ouvertes, Propos du commissaire Potterat*, dont le succès, sans précédent dans les lettres romandes, fit connaître partout le nom de Benjamin Vallotton. Ce succès, dès lors, s'est répété avec *Monsieur Potterat se marie* (1905), *Torgnoluz* (1907), *La Famille Profit* (1908), qui lui valut, de l'Académie française, le prix Jouy, de 1400 francs (mai 1909), et le titre de membre correspondant de la section de littérature de l'Institut national genevois (novembre 1909), *La Moisson est grande* (1909), *Il y a peu d'ouvriers* (1910), *Leurs œuvres les suivent* (1911), *Les Racines* (1914), *Ce qu'en pense Potterat* (1915), dont le retentissement fut considérable, même en France.

Sous le titre *A travers la France en guerre* (1915), M. B. Vallotton a publié en volume les lettres d'une émouvante éloquence adressées à la *Gazette de Lausanne* pendant ses deux voyages sur le front français et aux villes de France et de Belgique méthodiquement détruites.

M. Vallotton a connu également les succès dramatiques: il a donné au théâtre *Sur la pente*, cinq actes, représentés en février 1906, et *Rose*, cinq actes tirés de *la Famille Profit*, en février 1909, l'une et l'autre pièces jouées par la *Muse*, société d'art dramatique.

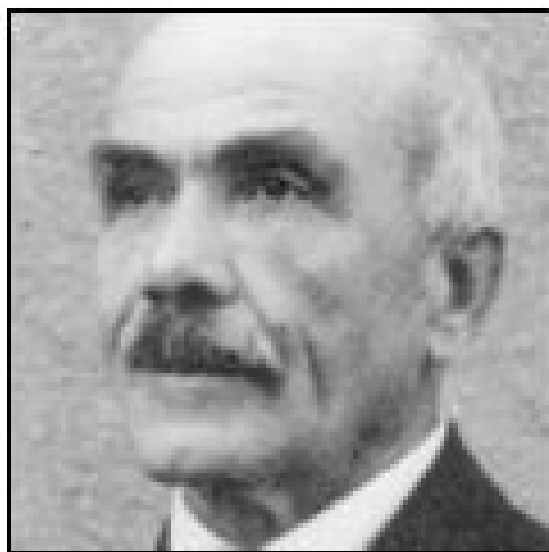
En 1912, la section vaudoise de la Société de Zofingue lui a décerné, par moitié avec M. C.-F. Ramuz, le prix Eugène Rambert de 1000 francs.

Peu d'auteurs romands ont un bagage comparable à celui de Benjamin

Vallotton et de tels états de services; aucun, certainement, n'a joint, au même degré que lui, l'action de la plume et celle de la parole à la charité agissante et créatrice: il ne s'est pas contenté de décrire et de proclamer hautement, à la face du monde et des neutralités craintives, ce que lui dictait sa conscience: il a agi. Ce sera son plus beau titre de gloire.

A. BONARD.





Benjamin Vallotton âgé.



Val de Freissinières au printemps...



et à l'automne.